

Que veut dire européen ?

Jean Baechler

DANS **L'EUROPE EN FORMATION 2015/2 n° 376** , PAGES 25 À 45
ÉDITIONS **CENTRE INTERNATIONAL DE FORMATION EUROPÉENNE**

ISSN 0014-2808

ISBN 9770014280200

DOI 10.3917/eufor.376.0025

Date de mise en ligne : 17/12/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-l-europe-en-formation-2015-2-page-25?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre international de formation européenne.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Que veut dire européen ?

Jean Baechler

Jean Baechler est professeur émérite à Paris IV-Sorbonne et membre de l'Institut.

Les réponses à la question se pressent, mais elles ne sont guère satisfaisantes, qu'elles soient naïves ou tournent court. Le plus naïf se contente de l'affirmation qu'est européen ce qui relève de l'Europe. Sans doute, mais qu'est-ce que l'Europe? Soutiendra-t-on qu'il s'agit d'une entité géographique, d'une portion de terres émergées et délimitées, qui court d'ici à là, par exemple de l'Atlantique à l'Oural et du Cap Nord à la Méditerranée? Peut-être, mais la fixation des limites résulte de l'application de quels critères? Une réponse possible ne bénéficie pas de la facilité de pouvoir recourir à un critère politique de citoyenneté: est 'français' ou 'allemand' ou 'italien' ce qui s'inscrit dans le cadre de référence d'entités politiques appelées 'France', 'Allemagne' ou 'Italie'. En effet, l'Europe n'est pas une politique, mais, au mieux, une alliance ou symmachie étroite de politiques.

Il paraît plus prometteur de définir comme 'européens' des faits, des événements, des émergences, des développements, des traits, qui s'observent sur une aire particulière et nulle part ailleurs. Selon cette ligne, l'européanité est d'abord et avant tout la non-sinité/indianité/asinité/africanité... Pour donner corps à la définition, il faudrait se rendre capable de trouver à ces abstractions culturelles des contenus concrets, qui ne soient pas naïfs ni ne tournent court. L'application à l'Europe laisse sceptique. En effet, Bouvines, Azincourt, Waterloo sont des batailles réelles qui se sont réellement déroulées ici et pas ailleurs: sans doute, mais en quoi est-ce significatif, qui aille au-delà de l'affirmation tautologique

qu'elles se sont tenues 'en Europe'. Plus sérieusement, il est exact que la science comme mode distinct du connaître a émergé en Europe entre 1600 et 1630. Mais le mode est un universel, certainement humain et probablement absolu, valable pour tout être pensant, y compris Dieu. Autrement dit, la naissance est incontestablement européenne, mais la proposition ne va pas au-delà de l'assertion peu informative que l'événement a eu lieu 'en Europe'. On peut en dire autant du constat vrai que la révolution industrielle a eu lieu en Europe, mais elle a pu s'étendre au monde entier.

Avancera-t-on la réponse qui est sur toutes les lèvres, à savoir que l'Europe est une aire culturelle informée par un héritage triple: la philosophie grecque, le droit romain et le christianisme? On ne discutera pas l'arbitraire de la sélection, car il demeure que ces héritages sont réels, mais il est douteux qu'ils permettent de préciser de manière à satisfaire, ce que veut dire 'européen'. Le droit romain s'est combiné partout aux droits coutumiers, exclusifs en Europe non romanisée, sans oublier l'essentiel, qui est la création du droit par des sources inédites pendant au moins mille ans. La philosophie grecque est née 'en Grèce', mais, en tant qu'elle a saisi des vérités ou, du moins, posé de bonnes questions, elle a valeur humaine en général et ne peut pas être déclarée d'essence européenne, à supposer que l'expression ait un sens quelconque. D'autre part, la philosophie 'en Europe' a connu des développements depuis le XI^e siècle tels, que l'affirmation d'une continuité 'européenne' depuis l'Ionie – dont le statut 'européen' ferait problème pour les tenants 'de l'Atlantique à l'Oural'! – exigerait une argumentation serrée. Il en va de même pour le christianisme. Il n'est pas niable que la religiosité 'en Europe' ait été informée par l'Église latine pendant dix ou quinze siècles. Mais l'Église et encore plus le christianisme ont des prétentions à l'universalité, comme religion et communauté de l'humanité en tant que telle: où est le distinctement 'européen', qui ne soit pas tautologiquement 'en Europe'?

Ces lignes d'argumentation, qui reviennent à tenir pour synonyme 'européen' et 'en Europe', se heurtent à une difficulté subsidiaire. Qu'en est-il des Amériques, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande? Le christianisme certainement, le droit romain et la philosophie grecque peut-être y ont été transplantés et acclimatés, mais ces boutures n'ont pas porté et ne portent toujours pas leurs fruits en Europe. Il est également très douteux que l'on puisse leur appliquer le qualificatif d' 'européennes'. La Russie propose un cas différent. Elle n'est ni en Europe ni en Asie, mais en Russie, dans la steppe, la taïga et la toundra. Elle a des caractères européens, pour les avoir acquis par contiguïté, mais d'autres, politiques et sociaux avant tout, sont radicalement différents. Les États-Unis et la Russie ne sont certainement pas 'en Europe' et ne peuvent pas non plus être qualifiés d'européens, sauf à dépouiller les mots de tout contenu sémantique.

Et ainsi de suite, car la multiplication de faits exacts observés 'en Europe' ne permettra jamais d'en conclure par induction et inférence à la spécificité de ce qui est 'européen'. Pour sortir de la tautologie et de l'énumération vaine, il convient d'avancer une hypothèse qui permette d'étiqueter des faits comme européens, en donnant à ce qualificatif des contenus concrets et vérifiables. Je propose de retenir l'hypothèse que le mot 'Europe' désigne une civilisation et qu'une civilisation est un mode particulier d'humanisation, dont il résulte qu'est 'européen' tout ce qui participe, activement ou passivement, de ce mode particulier, en contribuant à son actualisation ou en bénéficiant des actualisations effectuées. Par implication logique, la particularité du mode ne peut être saisie et dévoilée que par l'accès à du général dont elle est une particularisation, en l'occurrence de l'humain, et par la comparaison avec d'autres modes particuliers d'humanisation particularisant l'humain à leur manière. Pour creuser plus avant à la recherche d'une explication des particularisations, il faut mettre en évidence un principe intelligible de différenciation, qui permette de comprendre ce que la particularisation européenne a de particulier et d'original par rapport aux particularisations autres, chinoise, indienne, asiatique...

En bonne épistémologie, une hypothèse scientifique doit répondre exclusivement aux critères de cohérence – ne pas être logiquement contradictoire – et de plausibilité – ne pas heurter le bon sens. Sa véracité ou sa fausseté ne doivent apparaître qu'avec les prédictions pouvant en être déduites et leur confrontation avec des faits attestés. En attendant cette mise en œuvre, il convient de donner du corps et de la substance à l'hypothèse, en trois étapes enchaînées: qu'est-ce qu'une civilisation? quel est le principe européen de particularisation? quelles particularités européennes faut-il retenir, qui permettent de décider ce que veut dire 'européen'?

Le concept de civilisation

Il s'agit de construire, dans le cadre de l'hypothèse avancée, un concept et non pas de discuter le sens d'un mot. Les mots sont, en eux-mêmes, arbitraires, en ce que n'importe quelle autre combinaison de phonèmes ferait tout aussi bien l'affaire. Le concept, au contraire, est le point de convergence asymptotique entre un objet de la réalité et sa saisie par la pensée. C'est à celle-ci qu'incombe tout l'effort appliqué à la convergence visée et à la coïncidence souhaitée. Un concept doit être construit avec les ressources de l'intelligence et de la rationalité humaines, sans que celles-ci puissent prendre appui sur la perception empirique de l'objet, puisque celui-ci n'émerge à la conscience humaine qu'avec l'aide de la construction elle-même. En l'occurrence, il est vain d'espérer repérer dans la réalité historique, même par l'observation la plus attentive, des civilisations, sans s'être au préalable armé de la construction intellectuelle qui coïncide – au moins

approximativement, car nos outils ne sont pas parfaits – avec un objet postulé, que l'on désigne ensuite par un symbole ou un mot arbitrairement choisis.

D'où partir, pour réussir cet exercice délicat? La civilisation, si elle existe, est une humanisation particulière: c'est le fondement de l'hypothèse avancée. Ce doit donc être aussi le point de départ de la déduction conceptuelle. Logiquement, le particulier n'a de sens et de réalité que par rapport au général. La particularisation de l'humain s'applique, par voie de conséquence, à l'humain général non particularisé. Un point d'appui et de départ doit être humain absolument, c'est-à-dire ce qui distingue l'espèce dans le règne vivant. Car il ne faut pas douter que l'espèce appartienne à ce règne. Il est donc a priori assuré que l'espèce, étant une particularisation du vivant, en partage des caractères moins particuliers. Il ne convient pas de s'étonner, si l'étude des animaux n'a cessé de gommer la frontière entre l'humain et le non humain. En sens inverse, il n'y a pas de bon sens à soutenir que l'espèce ne se distingue en rien dans le règne vivant, même par rapport à ses apparentés les plus proches que sont les autres anthropoïdes. Or, la biologie repère effectivement un caractère absolument distinct, à savoir que le dispositif biologique et génétique de l'espèce l'affecte d'un degré de liberté tel, qu'il signale une transition de phase dans le règne vivant et marque l'émergence d'un règne distinct, proprement humain.

La distinction rendue actuelle par le degré de liberté se développe dans deux directions. L'une est la variabilité extrême des individus, en lesquels l'espèce s'incarne. Chaque être humain est défini, simultanément et de manière intégrée, par trois niveaux de réalité. Il est, d'abord et avant tout, humain, c'est-à-dire équipé des caractères distinctifs de l'espèce dans le règne vivant, dont le plus décisif et le plus discriminant est le degré de variabilité bénéficiant à chaque humain du fait des degrés de liberté attribués à l'effectuation de l'humain. Ensuite, l'individu se retrouve défini par son rattachement à une grande variété de types biologiques, psychiques et anthropiques.¹ Enfin, chaque individu est idiosyncrasiquement lui-même dans la manière unique dont il effectue en lui-même l'humain et les types. On peut plaider, sans pouvoir le vérifier à proprement parler, que pas deux humains, sur la centaine de milliards qui ont vécu et vivent actuellement depuis l'apparition de l'espèce sur l'arborescence du vivant, que pas deux individus ne sont jamais rigoureusement identiques. Ils peuvent se ressembler plus ou moins, mais ils ne sont jamais interchangeables. Une vérification plausible de l'assertion est rendue possible par les jumeaux homozygotes, qui ne se confondent jamais dans une identité indissociable.

1. J'entends par « anthropique » la dimension de l'humain appliqué à l'effectuation des tâches imposées à l'espèce par son degré de liberté. Il s'agit de la rationalité appliquée aux fins de l'homme, une rationalité mobilisant l'agir, le connaître et le faire, au risque de la faillibilité.

La seconde direction tracée par le degré de liberté est la pluralité des manières d'être humain. Elle est impliquée logiquement dans les degrés de liberté, car, s'il n'y avait, pour les humains comme pour toutes les autres espèces qui composent le règne vivant, qu'une seule manière, autorisant une très faible variabilité, elle serait programmée dans le génome humain, comme elle l'est partout dans le vivant. Les degrés de liberté sont rendus possibles par le fait que l'humain n'est pas programmé génétiquement. En ce sens, l'espèce est biologiquement libre. Elle incarne le paradoxe d'une nature en attente d'effectuation. Il se résout, si l'on définit la nature humaine comme un ensemble cohérent et structuré de virtualités inscrites dans le dispositif biologique de l'espèce. Pour sortir de la virtualité biologique, les humains doivent se mouler dans une des manières d'être humain mises à leur disposition par la pluralité. Si l'on convient d'appeler 'culture' une manière particulière d'effectuer l'humain, la nature humaine virtuelle s'actualise culturellement. Il existe bel et bien une nature humaine – les humains ne sont ni des chimpanzés ni des abeilles ni des bactéries –, mais elle a cette particularité de n'entrer dans le réel que par l'entremise de particularisation culturelle.

Une illustration directe de la situation est procurée par le langage. Il permet, en allant à l'essentiel, de coder des informations et de les transmettre de manière à pouvoir être décodées par des congénères concernés. À ce niveau d'abstraction, on peut plaider que le vivant tout entier et chaque espèce à sa manière recourent au langage, car, le vivant et les espèces s'incarnant dans des individus, ceux-ci ont besoin de communiquer, pour assurer la perpétuation des espèces et du vivant. En ce sens, l'humain ne se distingue pas dans le règne vivant. Mais sa distinction devient extrême par le fait que, si chaque être humain naît avec la capacité du langage, sauf handicap et infirmité, aucun n'est équipé à la naissance d'une langue qui lui permette de communiquer effectivement. Il doit en faire l'apprentissage en temps voulu auprès de locuteurs d'une langue particulière, parmi un nombre potentiellement infini de langues, des locuteurs qui sont passés avant lui par le même apprentissage. Le langage est naturel et virtuel, alors que les langues sont actuelles et culturelles.

La première déduction/prédiction tirée de l'hypothèse est une manière de 'théorème anthropologique'. Il énonce que chaque être humain naît virtuellement humain et qu'il ne le devient actuellement que par acculturation, en adoptant la manière d'être humain pratiquée là où le sort l'a fait naître. Chacun s'humanise au contact d'acculturés antérieurs. Si l'on introduit la variabilité, l'individu, dans l'espèce *Homo sapiens*, est défini comme humain, acculturé et unique. Décidons par un choix heuristique d'isoler le niveau culturel de la réalité individuelle. Que peut-on en dire a priori en forme de prédictions à vérifier sur des faits?

Une première déduction/prédiction s'impose. Elle postule que tout ce qui est humain est marqué culturellement d'une manière ou d'une autre, tout en étant

aussi humain en général et une occurrence singulière unique. En conséquence, tout objet du règne humain peut et doit être étudié à ces trois points de vue, en privilégiant l'un ou l'autre selon la question posée. On est en droit d'étudier les capacités humaines naturelles d'indignation et de révolte en général ; les révolutions politiques comme des expressions particulières de cette capacité sous certaines conditions particulières ; telle révolution singulière dans une conjonction unique de circonstances. Ainsi se trouvent disqualifiées d'entrée trois 'hérésies' méthodologiques de l'anthropologie comme science du règne humain. Le rationalisme échoue à expliquer les choses humaines en prenant appui unilatéralement sur des causes générales : la révolte ne suffit pas à expliquer les révolutions politiques et encore moins la Révolution française, quoique toutes mobilisent la révolte. Le culturalisme fait faillite, en réduisant l'humain au culturel et en prétendant expliquer des occurrences singulières par des particularités culturelles, en traitant les sentiments de honte ou de culpabilité comme des produits culturels et non comme des expressions de la sensibilité et en prétendant expliquer tels suicides au Japon par la perte de face et la honte, même si ces considérations ont leur place dans l'étude des faits humains. Enfin, l'historisme est disqualifié, qui ne veut admettre que des singularités, résultant de la conjonction singulière de séries singulières de facteurs singuliers, jusqu'à vouloir ignorer que les crises de 1929 et de 2007 sont aussi des crises du capitalisme en particulier et de l'économie en général.

Une seconde déduction/prédiction pose qu'il y a toujours au moins deux variantes culturelles d'un fait humain. Elle se développe en deux corollaires. L'un est presque une tautologie, qui énonce que, s'il existe des universaux humains, il n'existe pas d'invariants : il ne fait que formuler autrement la pluralité et la variabilité culturelles, en les gravant encore plus fortement sur les tables de la loi anthropologique. L'autre est de plus de conséquence, car il introduit de nouvelles déductions. L'une fait remarquer qu'aucune contrainte n'impose qu'il n'y ait que deux variantes. Aussi bien, l'humain virtuel, dans tous les ordres de l'humain, doit être défini comme un champ de possibles, dont le nombre peut varier de deux au subinfini. L'autre déduction prend en compte les deux configurations que les possibles peuvent revêtir. Ou bien tous ont la même définition, si bien que le niveau culturel de réalité est unique. Par exemple, chaque langue – française, chinoise, allemande... – serait pratiquée de manière unique par tous les locuteurs, en négligeant les inflexions idiosyncrasiques de chacun. Ou bien les possibles sont disposés sur plusieurs niveaux de particularité, tendus entre la généralité et la singularité : on ne parle pas le français de la même manière à la Comédie française, à l'université, dans la bourgeoisie parisienne, en Limousin, dans tel village de la Creuse... Par une nouvelle décision heuristique, on choisit de retenir cette seconde disposition. On obtient ainsi, par la voie déductive, un modèle de l'hu-

main disposé en trois niveaux de réalité – humain, culturel, idiosyncrasique –, où le niveau culturel est, à son tour, composé d'un nombre variable de sous-niveaux, variable parce que la variabilité est le propre de l'humain.

Comment se comporte le modèle confronté aux faits? L'hypothèse est vérifiée: l'espèce est biologiquement libre, une et virtuelle, plurielle et actuelle, combinant toujours du général, du particulier et du singulier. Le particulier culturel est effectivement disposé en strates. La strate la moins particulière possible, sans verser dans l'universel humain, est la matrice culturelle, l'une primitive, l'autre traditionnelle et une troisième, putative, moderne². Le niveau le plus particulier possible, sans verser dans la singularité, est celui des mœurs que chacun adopte dans un cercle de proximité. Entre les deux, on décompte un nombre variable de niveaux juxtaposés de réalité culturelle, plus ou moins particuliers, en fonction, avant tout, de la matrice culturelle. La matrice primitive en a moins et s'actualise en 'cultures' innombrables, chacune marquée par l'intensité et l'exclusivité de ses particularisations, parfois poussées jusqu'au seuil de la spéciation, sans jamais le franchir. La matrice traditionnelle issue de millénaires de néolithisation a multiplié les niveaux. Si l'on décide, par un dernier choix heuristique, de porter l'attention sur le niveau le moins particulier, sans verser dans la matrice culturelle, que constate-t-on? Il s'avère que ce niveau est actualisé sur des aires couvrant environ cinq millions de kilomètres carrés et se développant sur environ cinq mille ans. Ces objets massifs sont désignés par les mots arbitraires de Chine, Inde, Asie antérieure, Europe, Amérinde, monde malais... Enfin, on convient d'appeler 'civilisations' ces entités.

Il reste à opérer une dernière déduction, en partant de la civilisation, non pas du mot, mais d'un objet du réel saisi dans un concept. Par nature et par définition, une civilisation inclut une pluralité de niveaux subordonnés de particularisation culturelle croissante, jusqu'aux mœurs développées dans le cadre d'un ménage. La structure générale se présente donc comme une matrice de thèmes donnant lieu à des variations, qui deviennent à leur tour des thèmes pour le niveau inférieur, et ainsi de suite. La dialectique, au demeurant, peut s'exercer dans les deux sens. Du plus au moins particulier peut concerner une innovation ponctuelle au niveau de plus grande particularité, qui, saisi à un niveau supérieur, pourrait devenir un thème civilisationnel durable. Ce pourrait être le cas d'une révélation religieuse surgie en un canton marginal et hissée au statut de religiosité imprégnant une civilisation. En sens inverse, du moins au plus particulier, on pourrait avancer l'exemple de la science, qui, une fois énoncée la proposition générale que « l'univers est écrit en langage mathématique », a donné lieu, dans les siècles ultérieurs, à la diversification indéfiniment prolongée de sciences physiques de plus en plus particulières. La dialectique s'exerçant dans les deux sens sur des millénaires, les

2. Jean Baechler, *Les matrices culturelles*, (Paris: Hermann, 2009).

thèmes et les variations sont emportés dans un mouvement dynamique incessant. Une civilisation est donc, plus qu'un niveau statique de particularités culturelles, un flux actif de variations culturelles à tous les niveaux particuliers de culture.

Pour achever la déduction et produire un tableau complet, il conviendrait de préciser encore sur quoi portent les thèmes et les variations des flux civilisationnels. Il suffira ici d'en indiquer les traits les plus généraux. Ils se déduisent directement de l'hypothèse fondatrice d'une espèce biologique non programmée génétiquement. La nature humaine est virtuelle, qui exige des actualisations culturelles. La transition du virtuel à l'actuel adresse aux représentants de l'espèce une série de problèmes de survie à résoudre sous peine d'élimination du règne vivant. Comment vivre ensemble sans s'entre-tuer, quand l'espèce est grégaire, conflictuelle et dépourvue d'un mécanisme spontané de contrôle de la violence? Comment approprier des ressources rares à des besoins ouverts? Comment re-programmer culturellement les générations successives? Comment assurer la cohérence et la cohésion des sociétés humaines? Les problèmes ne sont pas que de survie, mais aussi de destination. On montre qu'une espèce libre et en charge de son humanisation ne peut pas ne pas avoir été équipée par le vivant de la capacité de conscience et de réflexion et que, ainsi équipée, elle ne peut pas manquer de s'interroger sur le pourquoi des choses, dont elle-même. On repère ainsi une douzaine de problèmes humains cruciaux, auxquels les humains ne peuvent pas échapper. Les solutions peuvent être appelées les 'fins' de l'homme. Elles sont humaines en général, en attente de particularisations culturelles. Comment s'y prendre pour réussir ou ne pas échouer? L'espèce doit être équipée de tout ce qui est nécessaire et suffisant pour affronter ses problèmes, car il n'y aurait pas de sens à soutenir que Dieu et/ou la Nature ont façonné une espèce vivante incapable de survivre. L'équipement humain est fait de trois activités. L'une, l'agir, réunit des moyens au service des fins. Une autre, le connaître, cherche des réponses aux questions. La troisième, le faire, combine des matières et des formes en objets utiles.

La déduction est sommaire, mais elle peut suffire à préciser la nature d'une civilisation. Elle sélectionne, en les généralisant et/ou en les particularisant, des formulations particulières de l'agir, du connaître et du faire, pour les appliquer aux fins de l'homme, qu'elles particularisent de ce fait. Plus concrètement, une civilisation est faite des thèmes et des variations appliqués au politique, à l'économique, au religieux, à l'éthique, à la technique, au pédagogique, à la douzaine d'ordres qui gèrent les problèmes posés par l'humanisation et leurs solutions et à qui la civilisation trouve des expressions particulières.

La distinction européenne

La voie pour réussir à la repérer est délicate à suivre. Pour la tracer avec des chances raisonnables d'atteindre au but, il faudrait se rendre capable de procéder à des comparaisons informées et judicieuses entre quelques civilisations, c'est-à-dire entre objets historiques correspondant de manière à peu près satisfaisante au concept construit et retenu. Personne ne maîtrise le savoir exigé par cette tâche, si, du moins, elle était assumée en toute rigueur scientifique. Les risques encourus pourraient être diminués, si l'on se contente de noter des caractères différentiels apparaissant à la plus grande échelle culturelle, après celle des matrices. Or, l'objectif est de trouver, à propos de l'Europe, un facteur distinctif assez puissant pour commander toute la dialectique dynamique des thèmes et des variations. Ce facteur, quel qu'il soit, doit répondre à une contrainte logique impérative, à savoir ne pas être interne à la civilisation considérée. Si, en effet, il est un trait culturel de la civilisation, il doit être expliqué avec elle et ne peut donc pas l'expliquer. En termes de la logique, il est impossible qu'un élément d'un ensemble explique l'ensemble dont il participe. C'est pourquoi toute entreprise de réduction de l'explication des choses humaines à un dernier facteur échoue inévitablement, car le facteur de dernière instance ne peut pas être expliqué dans ce cadre de référence. Or, nous avons admis que la civilisation est une particularisation du dispositif humain constitué des ordres – politique, économique, pédagogique, religieux... –, appliqués à poursuivre les fins de l'homme par l'agir, le connaître et le faire porté par des acteurs, des cogneurs et des facteurs individuels et collectifs. Les particularisations spécialisées dans les différents ordres résultent des influences qu'ils exercent les uns sur les autres, si bien qu'il est possible d'expliquer, en principe et jusqu'à un certain point, des développements politiques par d'autres économiques ou techniques et réciproquement, mais il n'y a pas de dernière instance. Tout au plus peut-on plaider que tous les ordres n'ont pas la même capacité d'influence sur les choix, et soutenir que le politique est au cœur du dispositif humain, en tant qu'il pèse du poids le plus décisif sur toutes les effectuations et particularisations. On peut donc poser en hypothèse heuristique que le facteur recherché acquiert en plausibilité, si, d'une part, il n'est pas un aspect de la civilisation, mais se trouve en position extérieure à elle, et que, d'autre part, il exerce sa capacité discriminatoire par des médiations politiques. La considération de ces deux conditions rend les comparaisons à l'échelle de la civilisation moins exigeantes en savoirs érudits et moins périlleuses pour qui s'y risque.

Le facteur recherché pourrait être le degré d'identification d'une civilisation avec une politique impériale. Le concept de politique désigne un espace de pacification tendancielle vers l'intérieur et de guerre virtuelle vers l'extérieur. Un empire peut être défini comme une politique qui a réussi à étendre, par la guerre, son emprise sur l'espace de manière à faire coïncider tendancielle l'intérieur et l'exté-

rieur. En termes plus rigoureux, la guerre entre polities se tient sur la transpolitie qu'elles composent du fait de leur contiguïté et de leurs contacts. À l'intérieur des polities, des dispositifs et des procédures appropriés, nommés régime politique, peuvent régler les conflits sans recourir à la violence. Sur la transpolitie, tout conflit peut dégénérer en violence, car les dispositifs et les procédures adaptés manquent pour la prévenir. Un empire est la transformation ultime de toute transpolitie en politique. Au stade traditionnel de l'aventure humaine et dans le cadre de la matrice culturelle correspondante, le procès de coalescence politique par la guerre était soumis à des contraintes fortes de liaisons et de communications, qui interdisaient de le pousser au-delà de certaines limites d'espace et de nombre, faute de pouvoir les contrôler efficacement. Il en résulte une certaine coïncidence entre l'aire d'expansion d'une civilisation et celle d'un empire poussé par la guerre jusqu'aux limites de ses capacités de contrôle. Or, ces capacités sont mises en œuvre par des régimes politiques uniformément hiéocratiques et de la variété absolue, où une dynastie se hisse en une position de pouvoir sanctionnée par un principe supérieur de légitimation, généralement de dérivation religieuse, et exerce son pouvoir par le truchement d'un appareil – militaire, fiscal, judiciaire, idéologique, bureaucratique... –, dont les titulaires peuplent les élites sociales. Celles-ci tendent à procurer les porteurs de la civilisation. On obtient ainsi un modèle général abstrait, développé dans le cadre de la matrice traditionnelle et constitué de quatre éléments reliés : un empire, une civilisation, un régime politique, des élites. Les comparaisons entre les grandes aires civilisationnelles doivent être précisées à l'aide de ce modèle, de manière à révéler dans quelle mesure elles s'en rapprochent ou s'en éloignent.

Voici, en quelques mots et de manière abrupte, un diagnostic plausible. Il force le trait, alors que tout est en nuances de plus et de moins, par la raison décisive que, l'espèce étant une, il est impossible que les particularisations culturelles aillent jusqu'à l'effacement complet du général. La *Chine* a poussé le plus loin l'effectuation du modèle. Elle a réussi à mettre en place, après des millénaires de coalescence politique par la guerre, un empire stable et durable sur plus de deux mille ans. Cet empire pacificateur a coïncidé avec une civilisation millénaire. Le régime politique était très purement hiéocratique absolu, stable à l'échelle des siècles et efficace grâce à un appareil du pouvoir remarquablement léger. La civilisation était portée par des élites homogènes et intégrées à cet appareil. Si l'on se met en quête des raisons pouvant expliquer cette coïncidence poussée entre le modèle et la réalité, il faudrait probablement chercher du côté des facteurs géographiques, par exemple la dominance des forces centripètes et des marges bien circonscrites par le relief, le désert et la mer.

L'*Asie antérieure*, de la Méditerranée à l'Indus et de l'Asie centrale à l'Océan indien, propose une situation diamétralement opposée. Les forces centrifuges,

pour l'essentiel climatiques, sont si puissantes que l'impérialisation n'a été réalisée qu'une seule fois et brièvement, par les Perses achéménides entre -539 et -330. Les politiques y sont instables, promises à des successions récurrentes de dispersion et de recomposition. Les régimes politiques sont tout autant hiéocratiques et absolus, mais davantage prédateurs et surtout à la merci perpétuelle des vicissitudes de la guerre, des invasions, des coups d'états, des assauts tribaux. Les élites se partagent entre membres de l'appareil du pouvoir et scribes, clercs, juristes, intellectuels, sans liaison organique ferme et durable entre les deux populations, si bien que les porteurs et les acteurs de la civilisation peuvent se retrouver en situation d'autonomie par rapport au pouvoir politique.

L'*Inde* propose une combinaison encore différente, qui l'éloigne davantage du modèle. En raison de forces centrifuges puissantes, mais d'origine moins climatique que continentale, l'impérialisation n'a jamais réussi à s'imposer durablement. Bien au contraire, l'inconsistance des politiques n'a cessé de l'emporter et, avec elle, l'instabilité des positions politiques. Mais la grande originalité de la solution indienne³ a été de réussir une disjonction à peu près complète entre le politique et la société, entièrement structurée et stabilisée par une morphologie hautement originale, le régime mal dit des castes. Ce régime, qu'il faudrait appeler 'des jātis', a produit des élites sociales à la fois homogènes et polycentrées, porteuses et animatrices de la civilisation, à savoir le *varna* des brahmanes distribué en jātis.

Dans ce concert des civilisations, l'*Europe* révèle son originalité propre, très différente des trois autres constellations. Le caractère le plus frappant et probablement le plus décisif, a été l'absence définitive d'un quelconque empire européen. L'empire romain était à cheval sur trois plaques culturelles – l'Asie antérieure, l'Europe et l'Afrique du Nord – et centré sur la Méditerranée. L'empire carolingien a été éphémère, et les empires napoléonien et hitlérien encore plus. Mais, au lieu de l'inconsistance des politiques, le 'non empire' a été remplacé par des politiques consistantes et stables sur une transpolitie structurée et tendant à l'équilibre. Les régimes politiques étaient hiéocratiques, mais de la variété tempérée, du fait de la permanence et de la résilience de contre-pouvoirs solides dans la société civile. Les élites proposaient une combinaison rare de différenciation, du fait de leur intégration fonctionnelle aux politiques, d'homogénéité, du fait de leurs liens transpolitiques, et de diversité, car faites de militaires, de clercs, de juristes, de fonctionnaires, d'intellectuels, d'artistes, à la fois spécialisés, capables de communiquer en des idiomes communs et susceptibles de se fréquenter sur des espaces sociaux partagés.

3. Jean Baechler, *La solution indienne. Essai sur les origines du régime des castes en Inde*, (Paris: Presses Universitaires de France, 1988).

À quels facteurs plausibles rapporter cette situation originale? Pour esquisser une réponse, il faut s'attacher au non-empire et à son substitut, une transpolitie équilibrée par un rapport des forces entre polities tel qu'aucune ne peut l'emporter sur la coalition des autres, ce qui, par le fait même, bloque l'impérialisation. La théorie des jeux transpolitiques appelle 'oligopolaire' un tel système d'action, car il réunit 'quelques' joueurs, de cinq à sept. C'est cette disposition, remarquable par sa rareté, qui demande une explication, car on peut plaider que les autres caractères retenus en sont la conséquence. Ainsi, des élites aristocratiques auraient été abolies par un régime politique impérial, comme elles le furent en Inde et en Asie antérieure, parce que le régime accentue inévitablement sa dimension autocratique absolue et que celle-ci est incompatible avec les contre-pouvoirs qu'incarne l'aristocratie. L'Europe en propose elle-même une illustration avec le traitement infligé à l'aristocratie sénatoriale romaine par les Julio-Claudiens. Il faudrait donc expliquer la non-impérialisation, d'un côté, et la carte transpolitique, de l'autre.

La première devrait avoir rapport à des données objectives de climat, de relief, d'hydrologie, de rapport côtes maritimes/continent, puisque ces facteurs géographiques ont été décisifs partout ailleurs. Du côté du climat, le facteur discriminant a, sans doute, été la dernière glaciation et déglaciation quaternaire, qui a imposé, du fait de la libération progressive des terres, un gradient sud/nord et sud-est/nord-ouest à la néolithisation et un basculement du centre de gravité du continent vers la Méditerranée orientale en conséquence. Ce n'est que très progressivement qu'il s'est déplacé vers le nord et l'ouest, pour s'installer, à partir de l'An Mil, pour retenir une date symbolique, entre la Manche, la Mer du Nord, le Rhin, les Alpes... D'autre part, la position en latitude et l'influence maritime tempèrent le climat et le nuancent indéfiniment du sud au nord et d'ouest en est, si bien qu'aucune dominante climatique ne favorise de zones distinctes ni ne privilégie les forces centripètes ou centrifuges. Le relief n'est nulle part un obstacle discriminant, pas même le grand arc alpin et ses prolongements balkaniques. L'hydrologie, du fait du climat, et l'hydrographie, du fait du relief, favorisent les communications, sans leur imposer une concentration en tel ou tel point privilégié, qui pourrait servir de centre d'accrétion, comme le système indo-gangétique en Inde.

Toutes ces notations inspirent la conclusion que les données évoquées ne favorisent ni ne contrarient l'impérialisation. Il n'en va pas de même de l'indice élevé atteint par le rapport des côtes et du continent. Celui-ci est bordé de mers sur trois côtés, qui présentent des contacts profondément indentés, prolongés vers l'intérieur par des estuaires et des rivières navigables. Mais le réseau hydrographique est rendu divergent par le relief. Cette disposition, combinée avec l'indice, favorise les forces centrifuges au bénéfice des façades maritimes différemment orientées. En résumé, on plaidera que des forces plutôt centrifuges ont été renfor-

cées par l'histoire du climat à l'holocène et par les retards de néolithisation qu'elle a entraînés. La situation, sans bloquer l'impérialisation, ne l'a pas favorisée.

Expliquer la carte transpolitique serait encore plus délicat. Une tentative timide combinerait le hasard et la nécessité. La nécessité, si ce terme convient pour des matières si complexes et embrouillées, qu'elles exigent plutôt des perceptions en termes de probabilités, pourrait être la capacité remarquable des Indo-européens à édifier des politiques solides et durables, même dans les premiers temps de leur expansion en Inde et en Asie antérieure, tel l'Iran. Le talent politique est particulièrement visible en Europe, dans les cités antiques et avec les royaumes barbares, jusqu'aux Vikings inclusivement, comme dernier émergés, en Scandinavie très tardivement néolithisée. Une explication peut être cherchée dans la composition sociale.

Le modèle dominant peut être caricaturé comme la juxtaposition de pyramides sociales, chacune composée d'un lignage aristocratique, de ses fidèles et de ses gens, tous libres et unis par des intérêts réciproques. Cette disposition fait courir le risque de guerres perpétuelles et sauvages. Une solution, pour les éviter, consiste à nouer des coalitions autour d'un arbitre commun, de manière à définir un espace de négociation et de pacification tendancielle. Mais la solution ne peut s'imposer que si les coûts de coalition ne sont pas prohibitifs. En raison des ressources économiques et des moyens techniques, le groupement d'aristocrates autour d'un *primus inter pares* demeure restreint et limité à des cités ou à des chefferies. Pour se lancer dans une aventure impériale de longue haleine, un *primus* devrait réussir à concentrer dans ses mains une puissance suffisante. Or, l'accumulation de puissance ne pourrait s'opérer qu'aux dépens des aristocrates, qui ont tout intérêt à s'y opposer et tous les moyens pour réussir. Le sort réservé aux essais impériaux tentés par les Carolingiens en Europe et par Nara au Japon en est l'illustration pédagogique : l'échec induit une décomposition politique appelée féodalité et une aristocratisation intense de la société. C'est probablement dans cette direction qu'il faut chercher la vraie raison de la non-impérialisation, en tenant compte aussi des contraintes objectives.

Quant au hasard, il réside dans le fait que, à aucune époque, sur plus de deux millénaires, une politique n'a émergé, capable de l'emporter sur la coalition des autres, et que, à tout moment, la transpolitie européenne mobilise de cinq à sept politiques actives en même temps. La Macédoine conquérant les cités grecques et fondant un empire n'est pas un contre-exemple convaincant, car, si les cités ont bien été conquises, l'empire n'a pas été européen, mais asiatique, ni construit, puisqu'il a consisté dans la conquête de l'empire perse séculaire. On pourrait, à la rigueur, réduire la part du hasard, en soutenant que la non-impérialisation n'est pas seulement un résultat objectif imposé par des forces aveugles, mais aussi un objectif poursuivi par les aristocraties, qui, pour rester indépendantes, doivent

contrôler le pouvoir politique et ne pas lui procurer les ressources de la puissance impériale. Soutenir des politiques solides, dont aucune n'est trop puissante, définit un système de jeu, dont la solution la meilleure est précisément une transpolitie oligopolitaire. Elle n'a pas pu être voulue et dessinée délibérément, mais elle a pu être défendue et favorisée une fois esquissée.

Quoi qu'il en soit de ces questions d'origine historique, toujours délicates à démêler du fait que l'enquêteur évolue par définition dans des singularités, difficiles à dénombrer et impossibles à peser, les caractères fondamentaux de la dialectique civilisationnelle des thèmes et des variations ressortent avec une netteté satisfaisante en Europe. On peut les ramener à trois expressions directes du dispositif. L'absence d'un empire prive l'Europe du foyer culturel commun à l'ensemble qu'eût été une capitale d'empire, à même d'imposer, par l'entremise de la cour, des thèmes et des variations. L'Église et Rome auraient pu faire exception, mais la Réforme a brisé l'unité de la chrétienté européenne et, surtout et plus profondément, la consistance forte des politiques a favorisé la différenciation nationale des communautés religieuses, dont le gallicanisme en France est l'exemple le plus emblématique. Cette dispersion est reflétée dans la cour romaine par son recrutement régional et l'absence d'une culture propre marquée.

Ce régionalisme religieux poussé doit être rattaché au deuxième caractère distinctif, à savoir la personnalité forte et saillante des cultures régionales, rendue possible et inévitable par la stabilité des politiques et par les compétitions qu'elles entretiennent entre elles. En termes de la thèse défendue ici, le niveau culturel subordonné à celui de la civilisation, celui des cultures 'nationales', comme l'Espagne, l'Angleterre, la France, la ou les Allemagnes..., est si prononcée et de plus en plus jusqu'au XIXe siècle, qu'il tend à l'emporter sur le fond culturel commun, rendu diffus par la différenciation des politiques, du moins aux yeux des autochtones et des observateurs inattentifs.

Le dernier caractère est plus masqué que les deux premiers. La vigueur des élites, la tempérance des régimes politiques, l'exubérance des sociétés civiles, l'intensité des échanges, tout un ensemble de conditions solides et durables ont contribué à la mise en place d'un réseau de sociabilité commun à l'ensemble de l'Europe et, qui plus est, un réseau hiérarchisé par le fait que tous les relais n'ont pas la même importance en termes de substance et de densité culturelles. Il peut surgir des peintres partout en Europe, mais les meilleurs finissent à ou passent par Florence, Rome, Venise, la Flandre, Paris... Il en résulte que toute trouvaille prometteuse apparue en n'importe quel point du réseau peut le gagner tout entier et être soumise à des examens et des développements, et que les talents de toutes dimensions ont de grandes chances de se retrouver concentrés là où ils peuvent exprimer le plus pleinement leurs potentialités.

Ces trois caractères ont deux conséquences fondamentales. La première est une capacité maximale d'innovation et de diversification. Ce n'est pas un hasard, si c'est en Europe qu'ont émergé des latences aussi décisives que la science, la sécularisation et, de plus grande conséquence encore, la modernité. Ce n'est pas non plus un phénomène adventice, si la scolastique, la peinture à huile, la tragédie classique, le roman, l'opéra... ont donné lieu à une exploration si poussée de leurs potentialités cachées, que, au bout d'un certain temps, les innovations ont perdu de leur mystère et que le réseau se met en attente et en quête d'un nouveau départ, la philosophie moderne après la scolastique, le romantisme après le classicisme, la peinture abstraite après l'imitation de la nature, la musique dodécaphonique, atonale ou expérimentale après la musique polyphonique définie à la Renaissance comme champ des possibles à parcourir.

La seconde conséquence est si évidente, qu'elle risque de passer inaperçue ou de rester négligée. Aucun développement culturel en Europe, induit par une dialectique culturelle poussée à la plus haute intensité par l'innovation et la diversification, ne peut être qualifié d'europpéen à proprement parler, mais d'allemand, anglais, espagnol, français, italien, suédois... Pour repérer et qualifier ce qui est européen – ni humain, ni chinois ou indien, ni allemand ou anglais –, il faut rapporter, rétrospectivement et par un effort d'abstraction, les variations sur un thème d'origine locale ou régionale à un foyer virtuel commun, par exemple toutes les expressions du style gothique en Europe à une innovation surgie en Île-de-France au XIIe siècle. Il n'en résulte aucunement que 'européen' est un qualificatif vide de contenu, mais que sa sémantique doit être construite à l'aide de sémantiques subordonnées. On est ainsi conduit à la conclusion que 'être européen', c'est relever de cercles d'acculturation qui participent à la dialectique, en lançant des thèmes, en produisant des variations et en en recevant un mode particulier d'humanisation.

L'humanisation européenne

Une analyse systématique de la civilisation européenne, d'un mode particulier d'humanisation qui rend les Européens européens, pourrait suivre deux lignes directrices principales. La ligne substantielle se mettrait en quête des thèmes européens soumis à variations régionales en Europe. On mesure aussitôt l'ampleur de la tâche, puisque, pour repérer les thèmes, des comparaisons avec d'autres civilisations seraient indispensables, et que, pour étudier les variations, il faudrait pratiquer des comparaisons systématiques entre les différentes composantes européennes à différentes époques. Le simple énoncé du cahier des charges suffit à expliquer pourquoi l'étude scientifique des civilisations en général et européenne en particulier en est seulement à ses débuts, si l'on est optimiste et indulgent. La ligne stylistique s'attacherait à définir ce qu'a de particulier la dialectique euro-

péenne des thèmes et des variations. Quelques indications en forme d'énumération pourront donner une idée des deux voies d'enquête.

Du côté des thèmes européens, certains sont remarquablement antiques et repérables sur quatre à cinq mille ans. Ainsi la composition des élites sociales et le statut du peuple. Les élites sont des aristocrates, sinon exclusivement, du moins comme leur noyau déterminant et leur centre de gravité. La sociologie historique distingue, avec raison, entre 'aristocratie' et 'noblesse'. Ce n'est pas une question de mots, mais de statuts. L'aristocratie est faite de lignages et de lignées occupant des positions de pouvoir, de prestige et de richesse autonomes par rapport au pouvoir politique. Elles y participent, mais en se prêtant et en le contrôlant, pour éviter toute dérive autocratique. Au contraire, la noblesse désigne un état ou ordre, dont les titulaires sont des membres de l'appareil du pouvoir, un état sanctionné idéologiquement et intégré à une hiérarchie sociale officielle. Une noblesse tend à s'aristocratiser, parce que les titulaires ont intérêt à gagner en autonomie, de manière à consolider leur position, à se prémunir contre les caprices des princes et à la perpétuer. Mais, nulle part, une aristocratie n'est née d'une noblesse. Elle est originelle, ce qui explique sa rareté historique, puisqu'elle n'est observée qu'en Europe et au Japon. Ce constat pousse à retenir l'hypothèse que l'aristocratie est en rapport avec le monde des steppes et des sociétés d'éleveurs semi-nomades. Les aristocraties européennes sont une ou des branches de l'aristocratie indo-européenne, repérables partout où les Indo-européen se sont répandus, mais ce sont les seules qui aient survécu jusqu'à l'époque moderne, parce que l'Europe n'a pas été impérialisée.

Les sociétés indo-européennes comprennent aussi une strate d'esclaves, recrutés moins parmi les vaincus que fournis par les endettés. Ce statut servile a disparu après l'empire carolingien, peut-être sous l'influence du christianisme, mais plus probablement parce que la féodalité a inventé le servage, l'a imposé au peuple, n'a plus réservé d'emploi pour des esclaves et a disparu progressivement avec la restauration monarchique, libérant les serfs et leur restituant leur statut antique de libres. Il n'y avait plus lieu d'entretenir des esclaves, du moins en Europe, parce que l'économie fonctionnait sans eux, qui ne sont réapparus que dans les colonies d'Amérique et dans des économies de plantation.

En effet, le peuple indo-européen est composé de ménages paysans, libres, propriétaires ou gestionnaires de leurs exploitations et reliés à des lignées aristocratiques par des liens étroits de fidélité. Pas plus qu'il ne faut confondre aristocrates et nobles, il ne faut identifier les paysans et les agriculteurs. Ceux-ci sont devenus ubiquitaires avec la néolithisation et ont vu leur statut se détériorer à peu près partout avec la construction de polities de plus en plus vastes, l'autocratisation des régimes politiques et la mise en place d'un appareil du pouvoir. Le fellah d'Asie antérieure et le sūdra de l'Inde sont davantage la norme que le paysan

européen, entrepreneur au très petit pied et membre actif d'un village constitué en petite république.

L'aristocratie et la paysannerie conjointes expliquent une troisième constante européenne: des régimes politiques toujours tempérés par les contre-pouvoirs solides qu'elles incarnent, d'autant plus efficacement que les élites et le peuple sont unis par des liens forts et ont des coûts de coalition faibles ou nuls.

Relevons quelques autres thèmes, moins antiques et apparents, qui, comme l'aristocratie, la paysannerie et les monarchies tempérées, ont donné lieu à d'innombrables variations selon les époques et les lieux. La peinture et la sculpture sont figuratives, avec des ambitions à la fois réalistes et idéalistes, en ce sens qu'il s'agit de donner forme réaliste à des idéalités. Les Grecs n'ont pas inventé le nu pour copier des corps nus, mais pour représenter leurs dieux dans un état de perfection, physique sans doute, mais d'une perfection spirituelle aussi. Cette orientation a reçu une impulsion nouvelle et durable à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle. Dans un domaine tout différent, celui de la pédagogie, on note, ici aussi depuis les Grecs et les Romains à leur suite, une disjonction entre l'éducation, qui imprime les apprentissages indispensables à l'exercice de son métier humain dans un milieu donné, et l'instruction, qui transfère des savoirs et des savoir-faire utiles à des tâches spécifiques. L'éducation est reçue dans le ménage et l'instruction délivrée hors de la famille dans des écoles confiées à des spécialistes. Cette solution tranche avec d'autres beaucoup plus répandues, la famille et l'entourage proche ou le rapport maître/disciples assurant l'éducation et l'instruction conjointement. Des particularités cognitives sont plus énigmatiques. Ainsi la géométrie, qui est une exclusivité grecque. On ne saurait la rattacher aux besoins de l'arpentage, car les cités grecques ne le pratiquaient guère: c'est plutôt une technique au service de la fiscalité et de régimes politiques à inclinations kleptocratiques. L'obsession avec les polarités contradictoires – être/non-être, bien/mal, corps/âme, matière/esprit, virtuel/actuel... – est frappante, surtout si on la confronte aux polarités complémentaires caractéristiques de la Chine. En matière religieuse, l'originalité est moins marquée, qui combine la transcendance absolue et la proximité humaine, par l'entremise de dieux anthropomorphes, de saints et de la nature double du Christ.

On pourrait allonger l'énumération, mais elle ne peut servir que d'introduction à des enquêtes approfondies et spécialisées. Plus prometteur serait un point de vue synthétique sur un objet concentrant en lui un grand nombre d'éléments, dont l'étude exigerait la considération de très nombreux aspects et développements proprement européens. Or, la matière historique contient cet objet avec l'originalité européenne la plus exclusive, à savoir la modernisation. Pour nous, elle désigne l'émergence et la mise en place progressive, sur cinq siècles environ, d'une troisième matrice culturelle après les matrices paléolithique/primitive et

néolithique/traditionnelle. Il n'est pas indispensable d'adhérer à cette vision de l'histoire universelle, pour constater et se persuader que la modernisation et la modernité sont des innovations incontestables, dont le statut humain et culturel peut être discuté. On convient généralement de ramener la modernisation à cinq développements distincts quoiqu'interdépendants : la démocratie, la science, l'individuation, la différenciation des ordres d'activité, le développement économique. Ce n'est pas le lieu de justifier ni de donner davantage de substance à cette énumération. Tous se font jour au tournant des XIV^e et XV^e siècles, si on pousse assez loin le repérage des premiers indices, qui ne sont significatifs que rétrospectivement, une fois parfaitement explicitées toutes les composantes du phénomène, au XIX^e siècle.

On pressent à quel point serait féconde une étude systématique d'un phénomène aussi massif et pluridimensionnel. Il faudrait préciser la réunion de ses conditions de possibilité, en remontant aussi haut que possible dans le temps et dans l'espace. Par exemple, la démocratie a été conditionnée par des régimes politiques tempérés, dont la généalogie remonte au -III^e millénaire. La science doit avoir quelque rapport de filiation avec la géométrie et l'ontologie grecques, ne serait-ce que parce qu'elle est née une première fois à l'époque hellénistique. Il faudrait ensuite étudier avec scrupule l'actualisation, plus ou moins chaotique et heurtée, des cinq composantes. Par exemple, la transition de régimes tempérés mais hiéocratiques à des régimes démocratisables a exigé partout une révolution, parfois presque imperceptible et d'autres fois catastrophique, comme en France. Il faudrait, enfin, suivre à la trace toutes les expressions du phénomène dans tous les départements de la condition européenne jusqu'à aujourd'hui, sans négliger toutes les contestations et les oppositions en réaction à la mutation infligée.

La modernité, une fois émergée et actualisée, a cessé d'être un objet culturel européen, pour devenir un acquis humain en général. C'est, au demeurant, l'argument le plus fort pour en faire une matrice culturelle, plutôt qu'un faciès d'une civilisation ou une civilisation nouvelle. La dialectique culturelle européenne aurait été favorable au dépassement du particulier culturel dans l'universel humain. L'hypothèse peut être sinon démontrée du moins corroborée par les examens du style européen de la culturalité. Sa caractérisation peut être déduite des deux dimensions de la dialectique, l'une européenne en tant qu'elle est tracée par l'Europe comme aire civilisationnelle, l'autre régionale et occupée par les différentes segmentations culturelles de l'aire.

La dimension européenne s'exprime dans le fait majeur que la dialectique est prise en charge par des réseaux intégrés. Ils couvrent l'Europe toute entière, plus ou moins densément d'ouest en est, et reposent sur des relais distribués aux différents niveaux géographiques des installations humaines. Grâce aux desservants des paroisses et aux instituteurs, mais aussi par le truchement des lignages et

des lignées aristocratiques et des résidences bourgeoises à la campagne, même les villages sont intégrés au réseau général. Les exemples ne manquent pas de petit paysan doué et repéré par son curé, qui lui communique ses rudiments de culture et lui donne la toute première chance d'ascension culturelle et sociale. Au Moyen Âge, les réseaux intégrés sont gérés par l'Église, les ordres monastiques, les universités. Leur succèdent, à l'époque moderne, les académies, les correspondances, la République des lettres. Mais il y a aussi les marchés et les échanges de toute nature sur l'ensemble de l'aire.

L'aire et sa civilisation trouvent une existence physique dans ces relais, mais, faute d'unification politique en un empire, elle n'est pas centrée et concentrée en un lieu unique. Les capitales européennes sont multiples et changeantes. Elles se fixent là où il se passe quelque chose, la philosophie et la théologie à Paris, la logique à Oxford, le droit à Bologne, la médecine à Salerne et Montpellier, la peinture à Florence..., pour le Moyen Âge. La consolidation des polities et la restauration monarchique hors de la féodalité ne changent pas fondamentalement la situation. Paris est une exception, due à la centralisation extrême du pays, elle-même attribuable au mode de construction du royaume par une dynastie conquérante d'Île-de-France. Pour des raisons politiques différentes, ni l'Allemagne ni l'Italie ni même l'Angleterre ne connaissent le même dispositif. Quant à la Rome papale, elle est cosmopolite de fondation. Les meilleurs se retrouvent et se rencontrent dans ces capitales, où ils entrent en émulation et sont poussés à donner le meilleur d'eux-mêmes. La dimension européenne est incarnée non seulement dans des réseaux et des relais, mais encore par des individus venus d'un peu partout. Le rayonnement d'Athènes n'est pas le fait seulement d'Athéniens d'origine, mais de Grecs originaires d'autres cités ; de même à Paris, Florence ou Venise. Grâce à la hiérarchisation de ces réseaux, la diffusion culturelle peut s'effectuer partout et à tous les niveaux, jusqu'aux plus modestes.

La dimension régionale s'exprime en trois traits fondamentaux. Le plus frappant et du plus de conséquences est l'exhaussement de l'originalité au statut non seulement de valeur, mais encore de condition à remplir pour être reconnu. Il est honorable de se distinguer, non seulement par le degré d'excellence atteint, comme partout, mais aussi et encore plus en changeant le cadre de référence et en définissant un nouveau champ de possibles à explorer. Ce dispositif est très visible dans les arts, en littérature, en philosophie, dans les humanités en général. Il est aussi très original, comparé à d'autres dispositifs et dispositions, en Égypte, en Inde, en Chine, où l'originalité est explicitement réprimée, parce que les modèles de perfection ont été posés au début et n'ont plus qu'à être imités aussi fidèlement que possible. Le deuxième trait prolonge le premier, à moins qu'il ne le soutienne. L'émulation est non seulement individuelle, mais encore collective. Il n'est pas seulement question de faire aussi bien et de préférence mieux que ses

concurrents, mais encore de ne pas faire pâle figure et, si possible, de rayonner contre ses voisins. Les matérialisations les plus frappantes de cette inclination se constatent dans les églises romanes, gothiques, baroques, mais aussi dans les palais et les châteaux aux différentes époques. Le dernier trait applique des 'ismes' aux deux premiers, en inspirant le campanilisme, le chauvinisme, le régionalisme, le nationalisme, toutes les expressions idéologiques d'un sentiment collectif de supériorité. Aujourd'hui encore, il se trouve des universitaires persuadés, en Angleterre, que la seule manière de chercher, trouver, exposer dans les sciences anthropologiques est l'anglaise, en Allemagne que c'est l'allemande et en France la française. Les différences de styles sont réelles, chacun avec ses mérites et tous ensemble illustrant le génie européen.

Une insistance excessive sur la dimension régionale fait à l'évidence courir le risque de perdre de vue la dimension européenne, dont relèvent, pourtant, les variations régionales de manière tout aussi évidente. La perte de vue peut gagner aussi bien les intéressés que des observateurs. Ses atteintes deviennent prégnantes au XIXe siècle avec le triomphe des nationalités et des nationalismes. Elle s'impose encore aujourd'hui et depuis 1945, mais pour une raison différente. L'hégémonie américaine a fait bénéficier les États-Unis du statut de guide d'opinion culturelle. Un dommage collatéral est la substitution de liaisons culturelles bilatérales – américano-anglaises/allemandes/italiennes/françaises/... – à des liaisons multilatérales internes à l'Europe, et ce, paradoxalement, à contre-courant de la construction européenne. Le risque de provincialisation est certain, qui pèse sur chaque tradition régionale, encore aggravée par la domination d'une langue commune unique. Elle est inévitable, car plus commode et confortable que l'apprentissage de langues multiples. Mais l'anglais n'a pas atteint la perfection du latin jadis. Celui-ci avait été hissé au statut de langue hautement élaborée, capable d'exprimer toutes les nuances de la pensée avec la plus grande précision – voyez Spinoza, limpide en latin et moins clair en vernaculaire. Au contraire, l'américain, utilisé par tout le monde et non seulement par les clercs et les élites éclairées, a été réduit à un idiome basique.

Plus glorieuse pour la civilisation européenne a été son ouverture sur l'étranger effectif. La curiosité pour le non européen est une exclusivité européenne, éclatante déjà chez les Grecs. Cette originalité ressort mieux d'une comparaison avec l'attitude des autres civilisations les unes envers les autres. Elle est marquée par l'ignorance et le désintérêt le plus profonds. Il faut une attention extrême pour repérer dans les textes brahmaniques la plus petite allusion aux contacts avec les Grecs. Le *Voyage vers l'ouest* chinois ignore évidemment tout du monde indien et lui substitue des fictions. Ibn Battuta ne s'occupe que des milieux musulmans partout où il passe : il n'y a pas un mot sur les castes indiennes dans ses pages sur l'Inde. Ibn Khaldun, admirablement informé sur l'Asie antérieure et

son prolongement nord-africain ne connaît manifestement rien du monde byzantin et encore moins européen. Au contraire, les Grecs se sont intéressés vivement à l'Égypte, à la Perse, aux Scythes, à la Nubie, à Thulé. Les Européens ont renoué avec cette tradition à partir des Croisades et surtout des Grandes Découvertes. Ils ont consacré des travaux patients, savants, éclairés à toutes les variations culturelles et aux humanisations les plus exotiques et les plus éloignées de la leur.

L'explication profonde de cette originalité se trouve dans les deux dimensions du style civilisationnel européen. Quand la diversité culturelle est une donnée immédiate de la conscience du fait de la non impérialisation et de la pluralité politique, le saut est facile et irrésistible, pour des esprits curieux, à l'intégration dans leur champ de perception et d'intérêt de la diversité extérieure. La pluralité des cités grecques et des principautés ou royaumes modernes, ouverts sur les mondes extérieurs, contraste vivement avec les empires refermés sur eux-mêmes. Dont l'empire romain, gagné, lui aussi, avec le temps, par une manière de nombrilisme culturel. L'intérêt de Tacite pour la Germanie considérée en elle-même et pour elle-même, a quelque chose d'un hapax ethnographique romain.

En tout cas, le fait est que c'est l'Europe qui a désenclavé la planète à partir du XVI^e siècle et que ce sont des Européens qui ont aidé les non Européens à transformer en conscience leurs humanisations particulières et poussé toutes les particularisations à se rattacher à une humanité universelle commune. En effet, la situation est particulièrement favorable à un effort supplémentaire en direction de l'universel humain. Mentionnons deux symboles frappants de ce sursaut : la transformation de la République européenne des lettres en République planétaire des sciences, d'une part, et, d'autre part, la définition de ce qu'il est convenu d'appeler les Droits de l'Homme.

Résumé

L'Europe est éventuellement une civilisation, c'est-à-dire un mode particulier d'humanisation, au même titre que les civilisations asiatiques, indienne et chinoise. Les particularités européennes sont dominées par le fait que la civilisation n'a jamais été intégrée à un empire. Cette circonstance fortuite s'exprime, dans tous les domaines, par une propension marquée à la diversité, à l'innovation, à la recherche de l'originalité et à l'ouverture sur le monde extérieur. La réalisation historique la plus marquante a été l'émergence de la modernité.

Abstract

Europe can be considered as a civilization, which means a specific pattern of humanization, like Asian civilizations are in India or China. European specificities are dominated by the fact that the civilization has never been integrated as an empire. This fortuitous condition finds its expression in all domains by a propensity to diversity, to innovation, to the search for originality and to openness to the external world. The most remarkable historic achievement was the emergence of modernity.